

## Les 100 ans en 100 film [1895-1910]

Maurice Elia

Numéro 176, janvier–février 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49710ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Elia, M. (1995). Compte rendu de [Les 100 ans en 100 film [1895-1910]]. *Séquences*, (176), 4–53.

## 100 POUR 100

Les 100 ans en 100 films

par Maurice Elia

1895



### L'ARRIVÉE D'UN TRAIN EN GARE DE LA CIOTAT

Louis Lumière crée la première grande émotion devant un écran. Sur le quai de la gare, des voyageurs endimanchés attendent. Bientôt, du fond du champ, une locomotive surgit et finit par s'immobiliser sur la gauche de l'écran. Des gens descendent, d'autres s'apprêtent à monter. **L'Arrivée d'un train** produisit l'effet que l'on sait sur les premiers spectateurs de l'histoire du cinéma: certains se couchèrent sous leur siège, persuadés que le bolide allait les écraser. Un banal documentaire doté de la magie du mouvement.

1896



### UNE PARTIE DE CARTES

Premier film (20 mètres) de Georges Méliès, cette partie d'écarté (où l'on voit Méliès lui-même) reprend un sujet créé par Louis Lumière. Tourné dans le grand jardin entourant la belle maison de campagne que le cinéaste possédait à Montreuil-sous-Bois, près de Paris, **Une partie de cartes** fut le premier de 78 courts films réalisés par Méliès en 1896. Quelques mois plus tôt, il avait été l'un des spectateurs privilégiés de la première projection organisée par Antoine Lumière au Grand Café, à Paris. →

## CALENDRIER DES PRINCIPALES SORTIES DE FILMS AMÉRICAINS EN 1995

### MARS-AVRIL

**OUTBREAK** de Wolfgang Petersen, avec Dustin Hoffman, Rene Russo, Morgan Freeman.  
**LOOSING ISAIAH** de Stephen Gyllenhaal, avec Jessica Lange.  
**TANK GIRL**, film de science-fiction de Rachel Talalay, avec Lori Petty, Malcolm McDowell, Ice-T.  
**FLUKE** de Carlo Carlei avec Matthew Modine.  
**HELLRAISER IV**, film d'horreur.  
**DOLORES CLAIBORNE** de Taylor Hackford, avec Kathy Bates, Jennifer Jason Leigh.  
**JEFFERSON IN PARIS**, drame biographique de James Ivory, avec Nick Nolte  
**CANDYMAN 2: FAREWELL TO THE FLESH**, film d'horreur de Bill Condon.  
**NEW JERSEY DRIVE** de Nick Gomez, avec Sharon Corley.  
**THE BASKETBALL DIARIES** de Scott Kalvert, avec Leonardo DiCaprio.  
**TOMMY BOY**, comédie de Peter Segal, avec Chris Farley, David Spade, Rob Lowe, Bo Derek.  
**BAD BOYS**, de Michael Bay, avec Martin Lawrence.  
**WILD BILL** de Walter Hill, avec Jeff Bridges, Ellen Barkin, John Hurt.

### MAI-JUIN

**JOHNNY MNEMONIC**, film de science-fiction de Robert Longo, avec Keanu Reeves, Dolph Lundgren, Ice-T.  
**TO WONG FOO, THANKS FOR EVERYTHING, JULIE NEWMAR** de Beeban Kidron, avec Wesley Snipes, Patrick Swayze, John Leguizamo.  
**MARY REILLY**, film d'horreur de Stephen Frears, avec Julia Roberts, John Malkovich, Glenn Close.  
**BRAVEHEART**, film d'aventures de Mel Gibson, avec Gibson, Sophie Marceau.  
**MY POSSE DON'T DO HOMEWORK** de John N. Smith, avec Michelle Pfeiffer.  
**CRIMSON TIDE**, thriller de Tony Scott, avec Denzel Washington, Gene Hackman.  
**THE BRIDGES OF MADISON COUNTY**, drame sentimental de Clint Eastwood, avec Eastwood, Meryl Streep.  
**APOLLO 13** de Ron Howard, avec Tom Hanks, Kevin Bacon, Bill Paxton.  
**CUTTHROAT ISLAND**, film d'aventures-comédie de Renny Harlin, avec Geena Davis, Matthew Modine.  
**SPECIES**, film de science-fiction de Roger Donaldson, avec Ben Kingsley.  
**JUDGE DREDD**, film de science-fiction de Danny Cannon, avec Sylvester Stallone.  
**POCAHONTAS**, dessin animé des studios Disney.  
**BATMAN FOREVER** de Joel Schumacher, avec Val Kilmer, Tommy Lee Jones, Jim Carrey, Nicole Kidman.  
**FORGET PARIS**, comédie de et avec Billy Crystal.  
**DEAD PRESIDENT**, drame d'Allen Hughes, avec Larenz Tate.  
**CLUELESS**, comédie d'Amy Schroeder, avec Alicia Silverstone.  
**CONGO**, film d'horreur-aventures de Frank Marshall, avec Dylan Walsh.  
**DIE HARD WITH A VENGEANCE**, thriller de John McTiernan, avec Bruce Willis.

### JUILLET-AOÛT

**WATERWORLD**, film de science-fiction de Kevin Reynolds, avec Kevin Costner.  
**THE MIGHTY MORPHIN POWER RANGERS - THE MOVIE**, film d'action de Bryan Spicer, avec David Yost.  
**THE INDIAN AND THE CUPBOARD**, drame de Frank Oz, avec Lindsay Crouse.  
**PARIS MATCH**, comédie de Lawrence Kasdan, avec Meg Ryan, Kevin Kline, Timothy Hutton, Jean Reno.  
**FIRST KNIGHT**, film d'aventures de Jerry Zucker, avec Sean Connery, Richard Gere.  
**SABRINA** de Sydney Pollack, avec Harrison Ford, Julia Ormond.  
**VIRTUOSITY** de Brett Leonard.  
**ROB ROY** de Michael Caton-Jones, avec Liam Neeson, Tim Roth.  
**AMELIA AND THE KING OF PLANTS**, drame sentimental de Michael Goldenberg avec Christian Slater, Mary Stuart Masterson.

1897



### RIÑA DE CAFÉ

Premier film de fiction espagnol, écrit, produit, réalisé et joué par Fructuoso Gelabert, un Catalan né en 1955, considéré par les historiens comme le véritable fondateur du cinéma espagnol. Fils d'un fabricant de meubles de Majorque, Gelabert avait commencé par être photographe. *Riña de café* (Bagarre dans un café) a été tourné à Barcelone, avec des appareils de son invention, similaires à ceux des frères Lumière qui étaient venus en Espagne l'année précédente présenter leur invention.

1898



### CRÉATION D'UNE REINE ÉGYPTIENNE

Autour de cette année, Méliès fit appel à des moyens techniques très variés: trucages photographiques, de machinerie théâtrale, de pyrotechnie, de chimie. Il employa toutes les ficelles d'un métier qui s'apprenait au jour le jour: arrêts grâce auxquels il transformait ses personnages (dont cette fameuse *reine égyptienne*), fondus pour le changement progressif d'un décor dans un autre, caches permettant les surimpressions partielles, superpositions facilitant le dédoublement ou la multiplication d'un même personnage... →

## Un avant-goût des OSCARS?

Comme chaque année, plusieurs associations de critiques à travers les États-Unis ont décerné leurs prix annuels. Comme on pouvait s'y attendre, *Pulp Fiction* sort grand gagnant de cet exercice qui anticipe souvent les résultats aux Oscars. *Quiz Show*, *Forrest Gump* et *Ed Wood* remportent chacun plusieurs suffrages dans les domaines de l'interprétation ou de la technique. *Hoop Dreams* est le grand favori parmi les documentaires et *Trois Couleurs: Rouge* fait l'unanimité pour ce qui est du meilleur film étranger.

### NEW YORK FILM CRITICS CIRCLE

Meilleur film: *Quiz Show*  
Meilleure réalisation: Quentin Tarantino (*Pulp Fiction*)

Meilleur scénario: Quentin Tarantino et Roger Avary (*Pulp Fiction*)  
Meilleur acteur: Paul Newman (*Nobody's Fool*)  
Meilleure actrice: Linda Fiorentino (*The Last Seduction*)  
Meilleur acteur de second plan: Martin Landau (*Ed Wood*)  
Meilleure actrice de second plan: Dianne Wiest (*Bullets Over Broadway*)  
Meilleure photographie: Stefan Cszapsky (*Ed Wood*)  
Meilleur film étranger: *Trois Couleurs: Rouge* de Krzysztof Kieslowski  
Meilleur documentaire: *Hoop Dreams* de Steve James, Frederick Marx, Peter Gilbert.  
Meilleur premier film: *I Like It Like That* de Darnell Martin

### LOS ANGELES FILM CRITICS ASSOCIATION

Meilleur film: *Pulp Fiction*  
Meilleure réalisation: Quentin Tarantino (*Pulp Fiction*)

# NOS MEILLEURS

*Maurice Elia*

*Little Buddha*, de Bernardo Bertolucci  
*Mary Shelley's Frankenstein*, de Kenneth Branagh  
*Petits Arrangements avec les morts*, de Pascale Ferran  
*Pulp Fiction*, de Quentin Tarantino  
*Les Roseaux sauvages*, d'André Téchiné  
*Smoking/No Smoking*, d'Alain Resnais  
*Soleil trompeur*, de Nikita Mikhalkov  
*Trois couleurs: Rouge*, de Krzysztof Kieslowski  
*Le Vent du Wyoming*, d'André Forcier  
*Vivre!*, de Zhang Yimou

*Mario Cloutier*

*Anna 6-18* de Nikita Mikhalkov  
*Ed Wood* de Tim Burton  
*Journal intime* de Nanni Moretti  
*Naked* de Mike Leigh  
*Octobre* de Pierre Falardeau  
*Pulp Fiction* de Quentin Tarantino  
*Raining Stones* de Ken Loach  
*Trois Couleurs: Rouge* de Krzysztof Kieslowski  
*Le Val Abraham* de Manoel de Oliveira  
*The Wonderful, Horrible Life of Leni Riefenstahl* de Ray Müller  
Et aussi...  
*The Evil Surprise* de François Miron (5 Jours du cinéma indépendant)  
*Les Pages cachées* d'Alexandre Sokurov (Festival du nouveau cinéma)



1899



**L'AFFAIRE DREYFUS**

Dans son cycle consacré aux grandes actualités reconstituées, Georges Méliès entreprend **L'Affaire Dreyfus**, premier grand film mis en scène d'une durée d'environ quinze minutes, au moment où le célèbre procès de Rennes avait atteint son point culminant. N'hésitant pas à copier des photographies authentiques et se déclarant officiellement dreyfusard, il décide de mettre en scène des épisodes destinés à forcer le spectateur à s'apitoyer sur l'innocent: rencontre avec sa femme, attentat contre son avocat...

1900



**GRANDMA'S READING GLASS**

Photographe de plage, puis opérateur d'actualité, le Britannique G.A. Smith devient vite l'un des pionniers dans l'utilisation de la surimpression. Son goût des gros plans le mène à se créer un style considéré révolutionnaire pour l'époque. Dans **Grandma's Reading Glass**, une grand-mère et son petit-fils apparaissent d'abord en plan américain. Puis, le garçonnet s'empare de la loupe et l'on voit successivement dans un cache circulaire sur l'écran une montre, un canari, l'œil de la grand-mère, la tête du chat, etc.

**IMAGE  
ET  
NATION  
GAIE  
ET  
LESBIENNE**



**DES LESBIENNES *HARD***

**B**ien que le choix des films au festival s'avère toujours assez diversifié, cette année on pouvait remarquer qu'une large part du programme lesbien était consacré à l'érotisme. Et pas n'importe lequel: un érotisme *hard* à faire rougir les bonnes gens. Alors oubliez les attouchements gracieux et les nymphes de David Hamilton, le sein caché sous les filtres de diffusion, ou encore les éternelles voilettes de Tony Scott qui nous empêchent de contempler les ébats de Catherine Deneuve et de Susan Sarandon dans **The Hunger**. Quand on laisse aux lesbiennes le soin d'écrire et de filmer leurs propres fantasmes, le résultat s'avère beaucoup plus sulfureux, plus intense, plus *incarné*, et franchement moins romantique parce que plus franc.

Ce qui surprend d'emblée, au visionnement de ces courts métrages *sexant* l'imaginaire lesbien, c'est la variété des approches stylistiques, la variété des discours aussi, et du ton des présentations. Dans le programme **Punkilingus**, c'est la passion et la violence,



**The Elegant Spanking**

1901



### L'HOMME À LA TÊTE DE CAOUTCHOUC

Méliès continue ses effets spéciaux avec cette histoire de chimiste qui, dans son laboratoire, place sa propre tête sur une table, y fixe un tube de caoutchouc lié à un soufflet qu'il se met à manœuvrer. La tête grossit. Le chimiste ouvre alors la soupape, la tête diminue. Mais lorsque son assistant veut opérer à son tour, il fait exploser la tête, projetant de tous côtés flammes et fumées. **L'Homme à la tête de caoutchouc** demeure l'un des trucs les plus mémorables de son auteur.

1902



### LE VOYAGE DANS LA LUNE

Sans doute l'œuvre la plus célèbre de Méliès, **Le Voyage dans la lune** est un modèle du genre «féerique» et le premier en date des films de science-fiction. Un canon géant propulse vers la lune une fusée-obus au bord de laquelle ont pris place d'intrépides voyageurs. Avant de redescendre sur terre où ils seront accueillis en héros, nos astronomes découvrent sur la lune (dont ils ont crevé l'œil de leur engin) des champignons à croissance accélérée, des Sélénites à tête de crevettes et quelques... danseuses étoiles.

(suite p. 47)

## LAURENT GAGLIARDI



Quand l'amour est gai

## CONFESSIONS D'UN CINÉASTE DE SON TEMPS

Premier documentaire sur l'homosexualité masculine dans le programme de l'O.N.F., **Quand l'amour est gai** est signé par un cinéaste qui, face à la «ghettoïsation» homosexuelle, revendique le droit à la différence. Laurent Gagliardi s'exprime sans ambages, avec précision dans ses idées gravées sur du béton. Coscénariste avec Léa Pool (et Michel Langlois) d'œuvres aussi confirmées que *La Demoiselle sauvage* et *Hotel Chronicles*, il décide de se placer lui-même derrière la caméra en réalisant des films d'une grande originalité. À travers ses recherches, Laurent Gagliardi s'aperçoit que la plupart des homosexuels ne connaissent pas leur histoire. Cette mémoire collective d'une certaine culture le fascine à tel point qu'il finit par mettre en images un projet cinématographique qui lui tient à cœur. Selon le cinéaste, dans une société hétérosexiste et, bien entendu, hétérosexuelle, l'homosexuel et le gai (car, à son avis, les deux termes renferment des résonances divergentes) doivent s'intégrer en protégeant leur particularité, et non pas s'assimiler.

En présentant finalement le projet aux organismes subventionnaires, vous ont-ils mis des bâtons dans les roues?

En fait, je n'ai pas présenté le projet de l'O.N.F. J'étais déjà engagé par l'Office pour réaliser un documentaire.

Lorsque votre producteur à l'O.N.F. s'est aperçu que le thème que vous vouliez aborder était celui de l'homosexualité, n'est-il pas devenu réticent?

Au contraire. Il a été plutôt favorable et accueillant au projet. Il n'y a pas eu de barrières à proprement parler.

De votre part, émanait-il d'une urgence à aborder cette thématique en particulier?

Oui, dans la mesure où je ne peux pas dissocier mon identité de mes intentions de cinéaste. Pour moi, le cinéma est vraiment le lieu pour exprimer ma vision des homosexualités. En fait, pour l'instant, je ne vois pas comment je pourrais faire du cinéma en dehors de cette thématique particulière.

Comment définissez-vous ces différentes homosexualités?

Il n'y a pas, en effet, une seule homosexualité. Il en existe plusieurs. C'est-à-dire qu'elle est non seulement vécue, mais également perçue différemment par chaque individu. Pour les uns, c'est simplement le lieu de la sexualité, pour les autres, c'est le lieu de connaissance de leur propre identité, pour certains, c'est aussi du militantisme. L'homosexualité n'est donc pas unilatérale. Elle se présente sous diverses facettes. Pour les besoins de mon film, j'ai choisi des personnages qui parlaient du sentiment amoureux via

Élie Castiel



Martine Carol

janvier 1956, sans obtenir plus de succès que la première.

Certains critiques sont enthousiastes, mais plusieurs autres emboîtent le pas du public en manifestant une incompréhension décourageante. Devant pareille catastrophe, plusieurs cinéastes réagissent en écrivant une lettre ouverte qu'ils envoient aux journaux. Il s'agit d'Alexandre Astruc, Jacques Becker, Christian-Jaque, Jean Cocteau, Pierre Kast, Roberto Rossellini et Jacques Tati. En voici un extrait: «*Nous pensons que Lola Montès est, avant tout, un acte de respect à l'égard du public si souvent maltraité par des spectacles de niveau trop bas qui altèrent son goût et sa sensibilité. Ce film n'est pas un divertissement. Il donne à réfléchir, mais nous croyons que le public aime aussi réfléchir. (...) Défendre Lola Montès c'est défendre le cinéma en général, puisque toute sérieuse tentative de renouvellement est un bien pour le cinéma et pour le public.*»

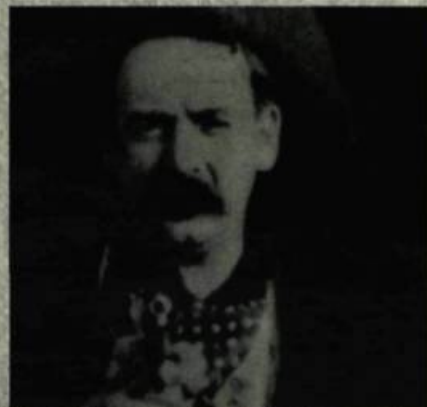
La controverse provoquée par le film est bien représentée par l'initiative du journal *Les Lettres françaises* qui publie deux critiques, une pour et l'autre contre. C'est à Jacques Doniol-Valcroze que revient la tâche de défendre le film: «*J'y vois pour ma part un des plus éblouissants, et un des seuls, accomplissements de l'art baroque à l'écran. On peut aimer ou ne pas aimer le baroque, c'est question subjective, mais c'est une tendance authentique qui doit être discutée avec respect et non pas avec le mépris que l'on accorde aux délires puérils ou aux désordres involontaires. La prodigieuse habileté des moyens techniques employés par Max*

*Ophuls ne m'intéresse pas en tant que telle mais parce qu'elle aboutit à un style. La beauté, l'ampleur et la sûreté de ce style devraient forcer toutes les réticences.*»

Et c'est à Georges Sadoul que revient la charge d'attaquer l'œuvre d'Ophuls. Le critique commence son article par quelques compliments sur l'emploi du scope et quelq'autres idées techniques. Mais il ajoute bien vite: «*Ces intéressants procédés ou ces jolis trucs ne font pas un film.*» Puis Sadoul s'engage dans une longue attaque contre le romancier Cecil Saint-Laurent dont l'œuvre a inspiré le film. Il lui reproche son absence de rigueur historique et sa légèreté de style, accusant ensuite Ophuls de s'être accordé avec l'écrivain. Ainsi, Sadoul écrit: «*Le papier ne suffit pas à créer la littérature, la pellicule ne fait pas à elle seule du cinéma. Une habile mise sur celluloïd ne donne pas de vraie valeur à un roman-feuilleton.*»

Ce dernier commentaire fait d'ailleurs la quasi unanimité parmi les critiques qui sont contre le film. Insensibles à la forme, ceux-ci ne voient que la surface, c'est-à-dire un sujet en apparence frivole. Max Favalelli de *Paris-Press* décrit le film comme «*une énorme pâtisserie viennoise fade et sans goût (...). La véritable vedette de ce film (une vedette terriblement envahissante et qui ne se fait jamais oublier) est bel et bien une caméra, espieuse comme pas deux et qui ne tient jamais en place.*» Ce commentaire démontre jusqu'à quel point la mise en scène moderniste et distanciatrice d'Ophuls échappe à ceux qui n'entendent le cinéma qu'en termes classiques, c'est-à-dire un style où la caméra et la mise en scène doivent se faire invisibles. →

1903



### THE GREAT TRAIN ROBBERY

L'Américain Edwin S. Porter (1869-1941) a eu l'idée de raconter, avec **The Great Train Robbery**, une histoire simple et captivante dont la matière lui a été fournie par la chronique de l'Ouest. Des bandits pillent un train, tuent le gardien du fourgon postal et détrous-sent les voyageurs avant d'être mis hors d'état de nuire. Innovation: le gros plan d'un bandit moustachu mettant en joue le public médusé. Il n'en fallait pas davantage pour créer un genre: le film d'aventures en plein air.

1904



### LE MERVEILLEUX ÉVENTAIL VIVANT

Un des plus fidèles à la conception de Méliès du film comme nouvelle forme de création de l'illusion, **Le Merveilleux Éventail vivant** met en scène le cinéaste lui-même, prestidigitateur sur une scène de théâtre. Il fait apparaître une boîte, en tire un éventail, le déploie, y fait apparaître sept femmes, organise un ballet Louis XV, etc., jusqu'à la disparition de tous les acteurs. Un éventail vivant avait déjà figuré, en 1889, dans la féerie «*Le Prince Soleil*», sur la scène du Châtelet, à Paris. →



## LA FICHE LASER

# Tim Burton's The Nightmare Before Christmas

(Deluxe CAV Laserdisc Edition)



Si l'expérience de visionner un film traditionnel sur vidéodisque s'avère un ravissement pour les yeux et les oreilles, de beaucoup supérieur au VHS, alors imaginez ce qui se produit lorsqu'il s'agit de films d'animation. Même avec un encodage CLV, ceux qui possèdent des lecteurs sophistiqués peuvent contempler, image par image, dessin par dessin, le travail prodigieux que représente pour les animateurs chaque minute de film. Sur *Who Framed Roger Rabbit*, par exemple, il devient possible d'analyser avec une délicieuse précision l'interaction entre personnages réels et animés.

Le film de Robert Zemeckis ne profite malheureusement pas d'un coffret aussi luxueux et exceptionnel que celui consacré à Tim Burton's *The Nightmare Before Christmas*. Tous deux sont pourtant produits par Touchstone Home Video et il est à souhaiter que cette filiale de Disney se décide un jour à réserver le même traitement à *Roger Rabbit*, qui le mérite bien. En ce qui concerne *Nightmare*, il faut avouer que Touchstone s'est surpassée. Il est étonnant que cette dernière se soit autant investie dans la production de ce coffret (qui a nécessité un an de travail) que dans ceux de *Beauty and The Beast*, *Aladdin*, *Pinocchio* ou *Snow White and the Seven Dwarfs*. Si ces dessins animés sont des classiques, il faut bien reconnaître que l'univers de Tim Burton se marie difficilement avec le monde merveilleux, gentil et rose bonbon de Disney (voir à ce sujet la critique de *Nightmare* parue dans *Séquences* no 168, janvier 1994).

Le coffret contient trois disques CAV, dont le film lui-même sur les trois premiers côtés. Il va sans dire que le transfert est impeccable, reproduisant à la perfection la richesse des couleurs



1905



## LA PASSION

Sorte d'homme-orchestre pour Charles Pathé qui le fit travailler comme décorateur, réalisateur, scénariste et même vedette, Ferdinand Zecca met en scène (avec l'aide de Lucien Nonguet) cette *Passion* entreprise trois ans plus tôt. En une quarantaine de tableaux, Zecca (qu'on avait accusé de plagier Méliès) n'hésite pas à utiliser une mise en scène ample, des mouvements d'appareil et même quelques panoramiques, dépassant Méliès qui était longtemps resté fidèle au théâtre et aux trucages.

1906

HUMOROUS PHASES  
OF FUNNY FACES

Considéré par plusieurs comme le premier dessin animé de l'histoire, *Humorous Phases of Funny Faces* de l'Américain J. Stuart Blackton constitue une gigantesque amélioration sur ses films antérieurs, comme *The Enchanted Drawing* (1900) où l'imagination du créateur faisait ses premiers pas. Cette fois, bien que dessinés par une main invisible, ses dessins (des lettres, des mots, des visages) prennent vie, comme cette fumée qui incommode la dame et semble provenir de la bouche même du fumeur de cigare.



EXCLUSIVITÉ VHS

# Pagnol: Trilogie sur trilogie



Raimu et Ginette Leclerc dans *La Femme du boulanger*

Joie de vivre et joie de conter. Marcel Pagnol, soudain revu et (à peine) corrigé ces dernières années avec Jean de Florette, Manon des sources, La Gloire de mon père et Le Château de ma mère, ressurgit sur vidéo et prend toute la place.

À la suite de la réédition en VHS de la trilogie *Marius/Fanny/César*, on vient de lancer trois nouveaux titres qui feront des assoiffés de Provence et de ciel bleu de véritables *fadas*.

*Angèle* (1934, adapté de «Un de Baumugnes» de Jean Giono) date d'avant *César*, et Pagnol en avait réalisé quelques copies teintées, «bleues pour la nuit, roses pour le jour», mais il ne s'agit pas de celle éditée en vidéo. Dans le décor âpre et desséché habituel (le film avait été tourné entièrement en intérieurs, à Manosque et dans une ferme de Haute-Provence), Angèle (Orane Demazis), fille d'un fermier de la plaine, est séduite par un vaurien qui l'entraîne à la ville où elle doit se prostituer pour survivre, avec son bébé. Saturnin, un valet de ferme au cœur d'or (Fernandel) parvient à la ramener au bercail, mais elle est répudiée par son père et doit se terrer dans une cave. C'est alors qu'Albin (Jean Servais), un jeune gars de la montagne qui l'aime en secret depuis longtemps, la délivrera et saura fléchir, par sa droiture, l'intransigeance paternelle. Aplanissant et dédramatisant la sensualité de Giono, Pagnol ramène ses personnages à une juste mesure humaine et, plus de soixante ans après sa sortie, le «premier grand film régional français», comme le titrait la publicité de l'époque, a conservé une singulière puissance dramatique, rehaussée par le jeu des images, la sobriété des décors, une étonnante maîtrise de la caméra, bref, une esthétique qui semble nous apporter le reflet même de la vie.

Avec *Le Schpountz* (1937), Pagnol prenait l'industrie du cinéma comme cible. Le titre serait un emprunt à l'argot slave suggéré à Pagnol par son opérateur qui l'employait à tout moment pour désigner un cinglé du cinéma. Son protagoniste s'appelle Irénée (Fernandel), un commis d'épicier à qui le cinéma a tourné la tête et qui, victime d'une farce organisée par une équipe de cinéma venue tourner un film dans son village, monte à Paris pour devenir vedette. Comme toujours chez Pagnol, la psychologie des personnages est juste et subtile, Fernandel y est irrésistible, presque autant que l'épicier (Fernand Charpin), son oncle, qui vend des « anchois des tropiques » aussi bien que des « croissants »...

Enfin, *La Femme du boulanger* (1938) nous ramène au «village civilisé», avec ses commerces prospères, ses notables et ses ouvriers agricoles — un monde qu'Aurélié (Ginette Leclerc) trouve trop monotone et dont elle s'enfuit un jour avec un berger qui la séduit. Aimable (Raimu), son boulanger de mari, est inconsolable et refuse de travailler jusqu'au moment où tout le village décide de se lancer à la recherche de l'infidèle... pour qu'à la fin le pain puisse sortir du four. Cette adaptation très libre d'une autre œuvre de Giono («Jean le bleu»), a connu un succès égal à celui de la trilogie. On y retrouve un Raimu magistral, et la scène du retour d'Aurélié reste une des pièces d'anthologie du cinéma français.

Maurice Elia

*Angèle* (1934, 133 min.), *Le Schpountz* (1937, 133 min.), *La Femme du boulanger* (1938, 127 min.) - Action Film Ltée, Montréal.



1907



## LES DÉBUTS D'UN PATINEUR

Le nom de Max Linder est universellement connu comme celui d'un des premiers acteurs comiques du cinéma mondial. Son œuvre l'est malheureusement beaucoup moins, ignorée même des générations actuelles. **Les Débuts d'un patineur**, un de ses premiers films, tourné en quelques heures, en décembre 1907, mais édité trois mois plus tard, enregistre ses glissades et ses dégringolades. Le film n'est pas un succès, mais Linder réussit à créer un personnage qui lui permettra quelques années plus tard d'affronter Hollywood.

1908



## DRAME CHEZ LES FANTOCHES

Le Parisien Émile Cohl, dessinateur dans plusieurs journaux de l'époque, décide de «créer par le crayon des êtres de rêve». Son matériel se réduisait à un appareil qu'il actionnait à la main en marquant un temps d'arrêt après l'enregistrement de chaque image afin de mettre en place l'image suivante. Cohl réalise ainsi une soixantaine de petites bandes (dont le fameux **Drame chez les Fantoches**) qui dénotent une imagination toujours en éveil, une riche technique et un goût sans défaut.





cette jeune lycéenne amoureuse de son prof de philo. On s'attendait au pire dans *Noce blanche*, à de ridicules minauderies et on est encore sous le choc de la beauté de cette histoire d'amour impossible entre une adolescente et un quinquagénaire (sobrement mais magnifiquement interprété par Bruno Cremer). Vanessa Paradis a su ne pas tomber dans le piège qui aurait consisté pour elle à accepter de jouer le rôle d'une ado sympa et espiègle qui se serait amusée à charmer son prof. Elle a eu l'intelligence de prendre tout le monde à contre-pied et de s'offrir comme premier rôle un total contre-emploi. 1995 verra son retour au cinéma et c'est avec impatience que j'attends de la redécouvrir dans le nouveau film de Jean Becker: *Élisa*.

PS: Lorsque *Le Sixième Jour* de Youssef Chahine sortira en cassette, louez-le car la performance de Dalida est remarquable!

Olivier Lefebvre du Bus



Barbara et Brel dans *Franz*

Tous les films suivants sont disponibles en cassette:  
 Barbara: *Franz* (J. Brel) (1972)  
 Karen Chéryl: *J'ai rencontré le Père Noël* (C. Gion) (1984)  
 Annie Cordy: *Le Passager de la pluie* (R. Clément) (1970), *Le Chat* (P. Granier-Deferre) (1971), *Drôles de zèbres* (Titre Vidéo: *Comment gagner un milliard sans se fatiguer*) (G.Lux) (1977), *Le Braconnier de Dieu* (J.P. Darras) (1982), *Un Été après l'autre* (A.M. Étienne) (1989)  
 Nicole Croisille: *Les Uns et les autres* (C. Lelouch) (1981)  
 Dorothée: *L'Amour en fuite* (F. Truffaut) (1979)  
 Elsa: *Garde à vue* (C. Miller) (1981), *La Femme de ma vie* (R. Wargnier) (1986), *Le Retour de Casanova* (E. Niermans) (1992)  
 Fréhel: *Pépé le moko* (J. Duvivier) (1937)  
 Chantal Goya: *Masculin-féminin* (J.L. Godard) (1966)  
 Juliette Gréco: *Whirlpool* (O. Preminger) (E.U.) (1949), *Orphée* (J. Cocteau) (1950), *The Green Glove* (R. Maté) (E.U.) (1952), *The Sun Also Rises* (H. King) (E.U.) (1957), *Naked Earth* (V. Sherman) (G.B.) (1958), *Bonjour Tristesse* (O. Preminger) (E.U.) (1958), *The Roots of Heaven* (J. Huston) (E.U.) (1958), *Crack in the Mirror* (R. Fleischer) (E.U.) (1960)  
 Françoise Hardy: *Masculin-féminin* (J.L. Godard) (1966)  
 Lio: *Golden Eighties* (C. Akerman) (1985), *Chambre à part* (J. Cukier) (1989), *Jalousie* (K. Fonmart) (1990), *Sans un cri* (J. Labrune) (1991), *Après l'amour* (D. Kurys) (1991)  
 Vanessa Paradis: *Noce blanche* (J.C. Brisseau) (1989)  
 Régine: *Les Ripoux* (C. Zidi) (1984)  
 Line Renaud: *Ripoux contre ripoux* (C. Zidi) (1990)

## ÉVÈNEMENT VHS

# Cartes sur table de Jeanne Crépeau



Il y a quelque temps, la galerie d'art Oboro, à Montréal, présentait une rétrospective de l'oeuvre cinématographique de la jeune cinéaste québécoise Jeanne Crépeau. Mais on y allait surtout pour voir, en primeur, son installation vidéo, «*Cartes sur table*».

D'une grande originalité, et à mi-chemin entre l'exposition et la télé interactive, cette création de Jeanne Crépeau visait à illustrer, de façon humoristique, les relations parfois difficiles entre mère et fille. Discours transmis par le biais d'une leçon de bridge dégénérant en charabia surréaliste. Premièrement, imaginez-vous la scène: deux téléviseurs se font face dans un grand espace blanc. Sur chacun des écrans, en plan rapproché, le visage des deux protagonistes. Elles se parlent comme si leur tête-à-tête était bien réel, forçant le spectateur à effectuer un va-et-vient constant entre leurs deux images... un peu comme au tennis. Parfois on suit le dialogue, parfois on choisit de garder les yeux sur celle qui écoute, question de cerner son état d'esprit. On peut aussi regarder s'animer, au bord du cadrage, une vignette illustrant divers aspects du bridge. Ou lire les sous-titres, souvent très drôles, qui viennent commenter la leçon. De temps à autre, la vidéaste déroute encore le spectateur en faisant passer les intervenantes d'un écran à l'autre... et le duel de continuer, sans que jamais le ton monte ou la farce devienne trop évidente. Une demi-heure d'intelligence fine et de sarcasme gentiment édulcoré par la tendresse qui unit l'artiste à sa mère. Un autoportrait comme il en existe peu. Espérons que «*Cartes sur table*» trouvera encore preneur. Ce n'est pas les salles d'expositions qui manquent.

Johanne Larue

1909



## A CORNER IN WHEAT

Fils d'un colonel sudiste ruiné par la Guerre de Sécession, David Ward Griffith avait commencé sa carrière comme acteur, après avoir été tour à tour journaliste, pompier, poète, vagabond et ouvrier métallurgiste. Celui qui devait devenir, en très peu de temps, le maître des grandes épopées cinématographiques, avait été engagé comme metteur en scène de la firme Biograph. Sensible aux souffrances des pauvres et aux injustices dont ils étaient victimes, il réalisa *A Corner in Wheat* à la fin de l'année 1909.

1910



## AU BORD DE L'ABÎME

Des pays du nord de l'Europe, c'est le Danemark qui, le premier, donna des signes d'activité cinématographique. La première société de production est fondée en 1906 par Ole Olsen qui donna sa chance à des réalisateurs comme Urban Gad. Celui-ci permit à l'actrice Asta Nielsen de s'imposer dans des mélodrames comme *Au bord de l'abîme*. L'actrice mit à la portée des foules l'image d'une femme intelligente et belle, soumise à cette fatalité que l'on peut qualifier d'ibsenienne.

(à suivre)